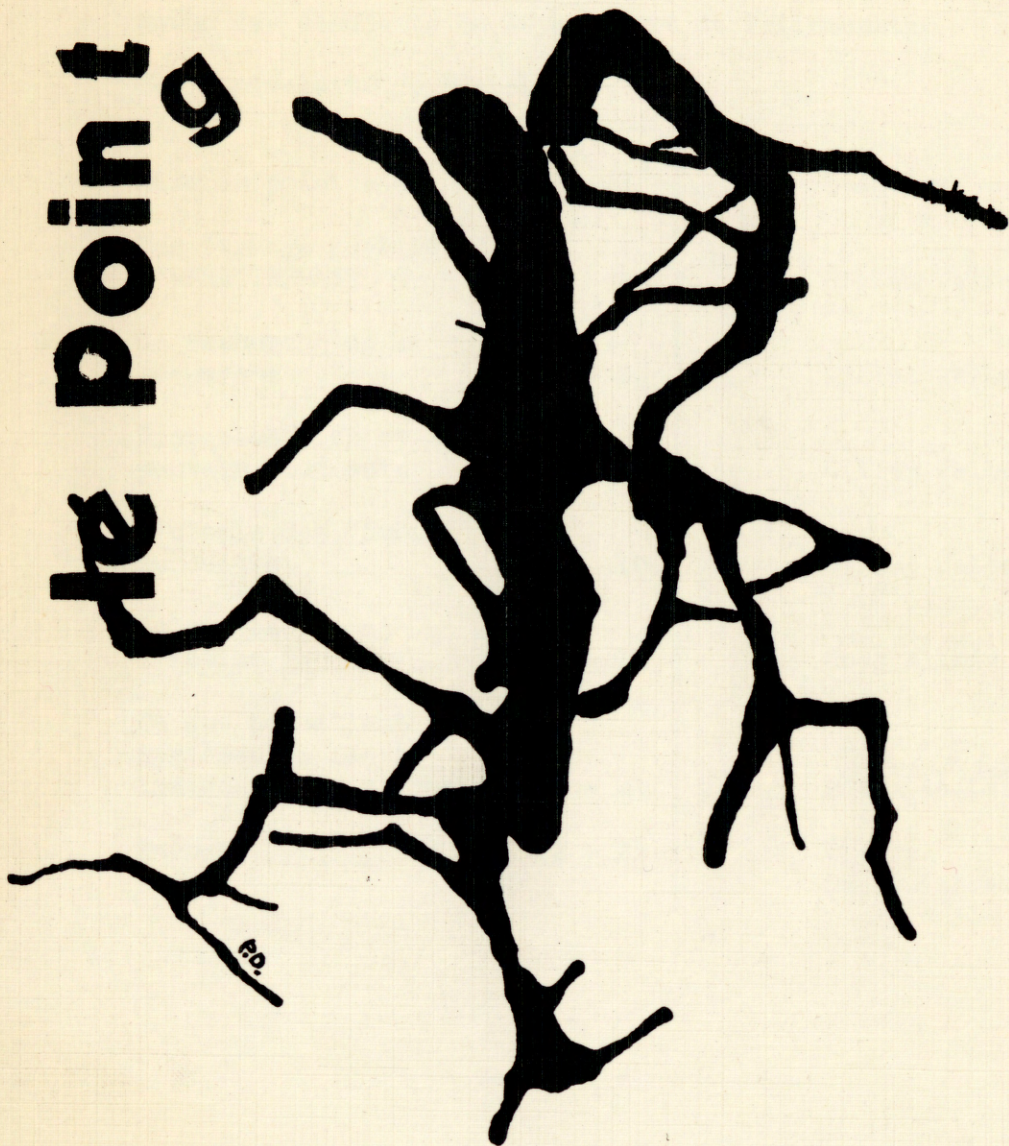


no 1 [dec, 1968]

le point



FD.

LE POINGT.

Revue des étudiants du Département de Philosophie
de l'Université de Montréal.

Mise au point	1 - 2	L'équipe
Une étrange réalité : L'ENRACINEMENT	3 - 5	Gilles Jalbert
La recherche de la recherche	6 - 7	Gilles Jalbert
Responsabilité et pouvoir étudiants	7 - 8	Gilles Jalbert
L'utopie des "Smats" du centre	8 - 10	Gilles Jalbert
Le philosophe et l'action	11 - 17	Greg Allain
Ce que permettent les systèmes ou Les il- lusions des systèmes	18 - 21	<i>Michel Beaudry</i> Michelle Landry
Poèmes	22 - 23	Pierre Des Ruisseaux

LE POINGT.

L'Epoké version, 68-69, diront certains, malicieusement. D'accord leur répondrons-nous et cela même si notre trop relative prise en charge du présent nous inviterait fortement à ne pas avoir de passé et à se fabriquer un futur imaginaire. Mais l'Epoké... voulant devenir effectivement le journal de tous les membres du Département de Philosophie de Montréal. D'où une nouvelle publication : Le Poingt.

Le Poingt écrit de cette façon signifie notre ambiguïté présente. Ambiguïté qui ne se veut pas absence à tous mais présence à tous. Ambiguïté qui ne veut pas ouvrir au minimal systématique "de la compromission" mais à cette saine totalité des relations assumées entre groupes d'intérêts et de besoins.

Ce journal comportera quatre sections. La première s'intitulera : positions. Celles-ci sont des positions prises exclusivement face aux événements se déroulant à l'intérieur des murs de l'université. A ne pas vouloir se limiter nous finissons par agir sur rien. La deuxième section a pour titre : information. J'espère que les comités préparant le congrès et le secrétariat de philosophie se chargeront précisément de nous informer. La troisième section s'appelle : cogitations. L'an passé, nous avons eu plusieurs articles de ce style, nous espérons la même récolte cette année. De peur d'avoir oublié quelque chose notre dernière section fût baptisée "divers". Elle peut accueillir tant des poèmes que des blagues philosophiques et tout ce que nous n'avons pas prévu.

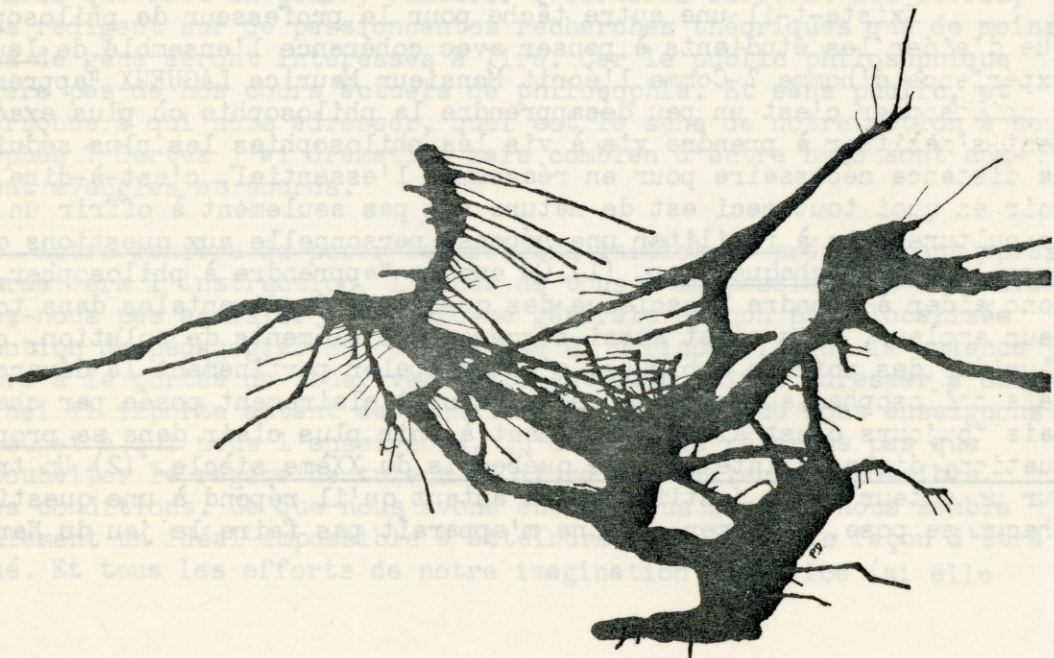
Vous pouvez collaborer directement au journal en vous joignant à l'équipe actuelle composée de quatre membres dont voici les noms et les numéros de téléphone :

Pierre DesRuisseaux	(739-1101)	Pierre Pouliot	(739-4487)
François Toupin	(274-9737)	Gilles Jalbert	(738-9223)

où indirectement en leur faisant parvenir vos articles. Si au niveau de l'expression ces derniers sont présentables, nous les publierons comme tels et vos confrères se chargeront de la critique du contenu de votre texte.

Gilles Jalbert a pris trop de place dans la rédaction de ce premier numéro. En plus de cette présentation il a rédigé quatre articles Il espère cependant savoir autant se taire que parler. Et s'il a usé largement de la parole cette fois-ci c'était pour vous provoquer vous même à le faire sur des points qui lui apparaissent essentiels. Ce numéro vous offre aussi un article de Greg Allain sur les rapports philosophie et action, des réflexions de Michel Beaudry sur ce que permettent les systèmes. Nous avons classé ces articles dans la section "cogitations" non pas qu'ils n'étaient pas gros d'implications à l'intérieur du département mais qu'ils ne visaient pas d'abord à développer ceux-ci. La section "Information" est toute remplie d'un communiqué de coordination. Deux poèmes de Pierre DesRuisseaux animent déjà notre section "divers".

Je voudrais terminer cette trop longue présentation par ces mots que je place dans la bouche de tous les opprimés du monde face à ceux qui les oppriment et qui expriment l'essence de notre effort journalistique. "Non, tous vos calculs de nos besoins et de nos intérêts sont faux. Maintenant, vous devez nous écouter".



POSITIONS

UNE ETRANGE REALITE : L'ENRACINEMENT.

à Monsieur Vianney DECARIE.

Le mémoire Lafleur dénonce comme principal problème au département cette fissure qu'il y a entre nos propres questions, les questions que pose l'actuelle société et notre enseignement de la philosophie. Ainsi nous pouvons lire à la page onze (dans le document rouge). "Nous adoptons les problèmes en passant ... et ce dans quoi nous sommes vitalement engagés, enracinés est relégué dans les marges, à la vie privée (à chaque individu et quand il lui reste du temps). Ce qui donc est le plus important pour nous n'a pas sa place, ne reçoit aucun support, aucune aide de la part des structures."

Ici nous touchons la fameuse question que certains ont baptisé des termes énigmatiques de "philosophie québécoise" que d'autres coiffent du mot d'enracinement. Ce dernier mot et la réalité qui le recouvre ne nous semble pas relever d'une mode passagère mais s'imposer comme une des conditions primordiales de tout cours de philosophie. Ou en d'autres mots, s'il faut distinguer entre le pré-philosophique, le post-philosophique et le philosophique ne faut-il pas que celui-ci prenne de plus en plus conscience de ces origines et de ce à quoi il tend ?

Existe-t-il une autre tâche pour le professeur de philosophie que d'aider les étudiants à penser avec cohérence l'ensemble de leur expérience d'homme ? Comme l'écrit Monsieur Maurice LAGUEUX "apprendre à philosopher c'est un peu désapprendre la philosophie où plus exactement s'habituer à prendre vis à vis les philosophies les plus séduisantes la distance nécessaire pour en réassumer l'essentiel, c'est-à-dire pour voir en quoi tout ceci est de nature non pas seulement à offrir un vernis de culture mais à faciliter une réponse personnelle aux questions que nous pose la vie de chaque jour. (1) Ou encore "apprendre à philosopher, c'est donc aider à prendre conscience des questions fondamentales dans toute leur ampleur, mais c'est aussi suggérer des éléments de solution, c'est élucider des notions ambiguës, c'est rappeler pertinement la démarche de tels philosophes au moment où elle rejoint clairement posée par chacun, mais toujours c'est aider l'étudiant à voir plus clair dans sa propre situation, disons d'intellectuel québécois du XXème siècle. (2) Un travail sur un auteur ne se justifie qu'en autant qu'il répond à une question que chacun se pose. Affirmer cela ne m'apparaît pas faire le jeu du Narcisse

qui dort toujours que d'un oeil en nous-mêmes, ni refuser la contingence historique de tel maître avec tel enseignement. Bien au contraire c'est crever la toile d'anonymat et d'impuissance dans laquelle le système très subtilement et très rationnellement voudrait nous enfermer. (A remarquer quele système n'est que les structures sociales que les hommes ne veulent pas ou ne peuvent pas assumer. De ce fait,celles-ci se retournent contre eux.)

De telles conceptions de la philosophie s'imposent de façon de plus en plus urgente puisqu'il y a crise de l'enseignement de la philosophie dans les C.E.G.E.P. Cette crise ne tient pas tant à l'essence de la philosophie qu'à l'insadéquation entre celle-ci et ses manifestations actuelles. Si les cours de philosophie ne proposent que des contenus à assimiler et ne sont pas des invitations structurées à apprendre à philosopher, pour notre part, nous préférons apprendre par coeur la théorie de la relativité que quelque magnifique système philosophique soit-il.

Ainsi si l'enseignement de la philosophie dans les C.E.G.E.P. doit s'orienter en ce sens alors que dire de l'enseignement au département qui nous y prépare. Pour commencer à s'interroger sérieusement sur le type de transmission du savoir philosophique au département faut-il attendre que la philosophie ait été complètement discréditée dans les collèges ? Par exemple, on ne cesse de parler de la dichotomie grandissante entre l'enseignement philosophique traditionnel et l'enseignement technique... mais que fait-on pour y remédier ? Certains écrivent des livres, d'autres rédigent sur de passionnantes recherches théoriques que de moins en moins de gens seront intéressés à lire. Car le public philosophique n'émergera pas de nos cours actuels de philosophie. Et sans public, et sans personne à qui nous adresser, quel est le sens de notre action à nous philosophes ? Certes j'ai dramatisé mais combien d'entre nous sont complètement aveugles et sourds.

Autre manière de poser le problème initial... présentement après une course vers l'instruction, l'accès de tous à la possibilité d'étudier, n'allons-nous pas assister à la réforme générale et non plus localisée de la notion de pédagogie. En ce sens que si horizontalement la science doit être à la portée de tous, verticalement elle doit s'adresser à chacun. Ainsi il importe autant de connaître la matière que nous enseignons que le sujet à qui nous l'enseignons. Qu'on ne nous rétorque pas que c'est souhaiter le régime de tuteur d'Oxford par ailleurs impossible dans nos conditions. Ce que nous avons énoncé plus haut ne nous semble pas seulement un idéal impossible à atteindre mais la seule façon d'être enseigné. Et tous les efforts de notre imagination créatrice (si elle

n'est pas morte) doivent converger vers ceci. Entre le régime d'Oxford et ce que nous vivons présentement il y a une marge. Nous en avons franchi quelques étapes. N'oublions pas qu'il en reste d'autres.

Sans doute que j'aurai choqué beaucoup de gens et qu'ils me répondront dans les numéros subséquents de ce journal. Tout de suite, je voudrais leur signifier que mes propos ne se posent pas contre une formation générale, une pluralité des approches, une universalité des branches du savoir. Je diffère d'eux pour ce qui est de la façon de situer l'universalité. Jusqu'ici elle se situait au point de départ et progressivement le sujet ramifiait ses intérêts jusqu'à une spécialisation exangue. Pour moi, tout doit partir d'une problématique personnelle et progressivement, selon son rythme, l'étudiant universalise ses intérêts. Que voulez-vous nous n'avons qu'un point de vue (le nôtre) pour aborder une réalité. Pourquoi vouloir le nier ? N'est-ce pas toujours un moi qui rencontre un autre ? Est-ce que le régime actuel permet une vraie construction de soi pour pouvoir commencer à rencontrer vraiment des philosophes et non pas à enregistrer bouche bête d'admiration ou d'ennui leurs affirmations. L'âge et l'accumulation de connaissances enterrent plus souvent le moi qu'ils ne lui permettent de s'épanouir.

Le milieu philosophique ne profiterait-il pas plus d'hommes non coupés de leurs questions ou des questions que l'actuelle société leur pose que d'êtres qui ont hâte de quitter l'université pour se donner à ce qu'ils considèrent l'essentiel pour eux ? Voilà la question essentielle que doit aborder le comité des problèmes internes.

Gilles Jalbert

(1). Maurice Lagueur, "Pourquoi enseigner la philosophie ?", in Pourquoi la philosophie ? Montréal, éd. St-Marie, Mai 1968, p. 54.

(2). idem p. 53.

LA RECHERCHE DE LA RECHERCHE

à Monsieur Roland HOUDE

Une autre question que le mémoire Lafleur aborde consiste dans le fait majeur de la recherche. Ainsi nous pouvons lire à la page 12 : "Dans la mesure où la préoccupation de la recherche, le souci de travailler à des questions senties, éprouvées de façon vive (par la collectivité ou par les chercheurs) ne sont pas centrales, nous ne nous sentons pas engagés à apporter quelque chose à la société. Nous n'avons pas de centre de préoccupation, de contribution particulière à apporter. Il n'y a pas de tâche à laquelle s'identifier". "C'est en effet la vie de recherche qui donne sa personnalité au département et qui en fait, en même temps, un actif pour son milieu."

Ces lignes nous semblent cerner avec précision et clarté une autre partie de la problématique du département. Car la recherche et la création ne nous apparaissent pas seulement comme des activités parmi tant d'autres mais comme les conditions même de notre propre être. Celles-ci nous posent la question essentielle de notre existence philosophique ou de notre inexistence philosophique. Ce ne sont pas des secteurs dont nous nous occupons lorsque nous avons le temps ou lorsque nous nous sommes préparés en conséquence. Ce sont eux d'abord qui doivent progresser et un département se bâtit sur eux et non pas l'inverse.

Le mémoire pointe au département quelques conséquences d'une recherche non organisée et propose de faire tout en notre possible pour retenir les étudiants de doctorat et de maîtrise sur place comme une des mesures à prendre. Ceci s'impose. Mais d'autres lignes d'action doivent aussi se dessiner. A quand une bobinothèque organisée, une maison d'édition ? Les thèses ont-elles déjà été regroupées ? Une série de thèses dans une même ligne n'aurait-elle pas une force d'impact dans notre société ? Quelles sont les structures entre nous et la société pour que s'effectue le passage entre les deux ? La philosophie aurait-elle sa place dans les maisons de la culture ?

Enfin sans doute que parmi les causes d'une non-organisation de la recherche au niveau du département nous retournerons au premier aspect problématique mentionné par le mémoire Lafleur. Car je me refuse à croire que les philosophes au Québec ne sont que des lâches qui refusent

d'assumer leur entité ou des précieux qui ne cessent de se préparer à se préparer. Nous n'avons pas encore abandonné toute lutte contre le désordre établi, pour transformer le monde. Et la contemplation, l'exercice de la pensée sont encore pratiqués par nous. Surtout nous unissons cette lutte au sens de la contemplation pour apporter à notre milieu notre apport proprement philosophique.

Gilles Jalbert.

RESPONSABILITE ET POUVOIR ETUDIANTS

à l'Abbé Lucien Martinelli

Le mémoire Lafleur souligne aussi ce climat au département de philosophie qui limite singulièrement les possibilités d'initiatives et de responsabilités. Un article que j'ai écrit au début de l'année et qui s'intitule "Entre le para-académique et l'académique" explicite assez largement ce problème. J'en reprends l'essentiel ici sous une autre forme. Pour moi, l'essence de l'éducation prend sa source dans l'éducation à la responsabilité. La capacité d'assimilation d'un être humain étant régie par l'attention... le mécanisme des intérêts se fonde donc en dernier ressort sur cette promotion de la responsabilité. "La fonction de l'éducation est d'aider chaque individu à découvrir tous les obstacles psychologiques (barrières qu'il a accumulées autour de lui pour satisfaire sa soif de sécurité) et non pas de lui imposer de nouveaux modèles à imiter, de nouveaux systèmes de pensée. De telles contraintes n'éveillent jamais l'intelligence, la compréhension créatrice, mais conditionneront l'individu davantage."

Est-ce à dire que le département de philosophie doit se transformer en une maison de scoutisme et faire fi de la division entre instruction et éducation que le sacro-saint système nous a tracée ? Que diable ! Je ne vous présente que la contre partie de l'attitude au pouvoir que pour réaliser ce qui est possible entre les deux. La vie n'est tissée que de compromis n'en déplaise aux puristes.

Je disais donc que l'étudiant ne m'apparaît pas exclusivement identifié à celui qui étudie. Mais s'il n'est pas exclusivement celui qui étudie ; son rôle premier et primordial consiste à étudier. Et toutes relations humaines sociales et politiques des étudiants seront finalisées par leurs études. Pour avoir négligé cette vérité essentielle, le syndicalisme étudiant s'est condamné à l'abstraction et au petit nombre.

D'autre part, seule une prise en charge effective des responsabilités tant individuelles que sociales permet une réceptivité maximale à l'enseignement. Et cette politique effective de prise en charge des responsabilités ne peut que déboucher dans une participation au pouvoir. Logiquement, une série d'actes responsables se voient finalement couronnés par l'excès au pouvoir de leurs auteurs. Mais le système actuel, sous des dehors démocrates encourage si peu l'ensemble des étudiants à la responsabilité que je comprends cette course effrénée de certains d'entre eux au pouvoir à tout prix.

Dans le comité des formes de participation, les gens aborderont les questions essentielles de l'autogestion et de la cogestion. Ce comité devrait être bondé de professeurs et d'étudiants.

Gilles Jalbert.

L'UTOPIE DES "SMATS" du CENTRE

à tous mes confrères étudiants du Département

de Philosophie de Montréal

Je dirai en quelques mots ce que je reproche aux deux groupes actifs que les derniers événements nous ont permis d'identifier un tant soit peu. J'aurais voulu le faire à l'intérieur d'articles autonomes et de façon plus détaillée. Ainsi j'aurais intitulé le premier article "La révolution à eux-autres" et après avoir analysé les forces de ce groupe, j'aurais montré que leur refus (qui

s'explique par ailleurs) de ne pas passer par tous en faisant les néo-capitalistes de l'esprit. Je leur aurais reproché de réduire la révolution à une guerre de prétextes, de noyer les objectifs de fond par une lutte de pouvoir, de cimenter leur solipsisme par le refus de toute structure de dialogue. Solipsisme qui à plus ou moins brève échéance les condamne à devenir un objet du système. Ils ont préféré une certaine célébrité (ultime récompense du régime) à une certaine efficacité de l'insertion de leur objectif à l'intérieur du département. A remarquer ici, je ne condamne pas toute recherche du pouvoir mais en autant qu'elle se situe à l'intérieur de structures de dialogue.

Le deuxième article se serait intitulé "Mes petites affaires à moi". Il aurait recensé le souci de compétence de cet autre groupe mais en indiquant l'incomplétude d'une manière si exclusive de voir. "Car présentement on a décapité le savoir de sa finalité, de l'action, du pouvoir. il faut refaire la synthèse : vie politique et unité du savoir". Il aurait condamné la toute pure indifférence des non-moins purs convertis à ce savoir où l'agir s'annihile lui-même et la volonté d'accaparement du département de philosophie par certains autres éléments par ailleurs actifs mais non conquis par les idéaux de la démocratie.

Si nous sommes quelque peu conséquents nous remarquons que finalement nous reprochons aux deux groupes leur refus de passer par tous, leur passion anti-démocratique. Qu'en est-il ? Ici, se dresse la question que ce texte voudrait au moins essayer de formuler ? La démocratie en plus d'être une utopie ; serait-elle une utopie inefficace, irraisonnable, irréalisable en un mot un leurre ? Ou, en version quotidienne, les centristes actuels ne servent-ils qu'à annuler les efforts de la gauche et à fatiguer les oreilles (seulement) des Messieurs de la droite ? Les centristes ne rallient-ils pas qu'eux-mêmes imposent des compromis ne satisfaisant personne ? Etre ni d'un bord ni de l'autre peut s'identifier à une suprême indifférence, à une très grande lucidité mais être d'un bord et de l'autre n'est-ce pas un ridicule écartellement ?

Pour répondre à ces questions, il est certain que je ne peux apporter que quelques jalons. Ainsi il faut écarter à jamais une manière fautive de voir les centristes. Ceux-ci ne visent pas l'uniformité de tous. Ils veulent que chaque groupe prenne en main leurs affaires au département et concurrentiellement avec les autres groupes se

donnent les structures communes requises (par exemple, tous doivent se prononcer sur l'autogestion, sur la place de la recherche, sur la vision de base sous-jacente à notre pédagogie). Autrement dit les centristes ne sont pas tant un groupe comme tel qu'une volonté que tous collaborent à la gestion de leur département.

La démocratie est à redécouvrir. Je ne demande pas à chaque groupe d'abandonner son individualité mais de s'intégrer parmi d'autres. Le système n'est pas mauvais en soi. Il l'est lorsque l'individu doit abandonner sa personnalité pour s'intégrer à celui-ci. Mais il faut distinguer entre l'abandon de son individualité et le processus de réalisation effective et démystifiante de celle-ci. Les uns se trompent en identifiant les deux termes. Les autres en les distortionnant. Le rapport entre les deux est dialectique. Et il faut qu'il le devienne vraiment. Sinon je crois que les superbes indifférents auraient raison et qu'il ne faut tenir à rien c'est-à-dire rien qu'à soi, oublient-ils d'ajouter.

Mais d'ici là une prise au sérieux du congrès par tous les groupes pourraient produire non pas des miracles mais des changements réels que déjà la réforme commencée par le comité de pédagogie de l'an passé avait amorcés sérieusement. Je n'ai pas encore parlé des professeurs mais l'invitation sous-entendue aux précédentes lignes s'adresse aussi à eux. Nous leur demandons de dépasser les ultimatums de la peur et de participer aux comités. Ce à quoi, j'ajoute une dernière citation empruntée au mémoire Lafleur. "Individuellement nous apprécions plusieurs professeurs. Mais quand nous les considérons comme groupe notre attitude est très dure. Ils sont le symbole des structures sclérosées qui nous étouffent. Ils sont l'image de la complicité silencieuse qui, seule, permet aux structures de se maintenir. (p. 15)

Gilles Jalbert.



COGITATIONS

LE PHILOSOPHE ET L'ACTION 1

J'aimerais tenter de répondre au problème posé par l'écart théorie praxis dans la vie du philosophe. 1) Pour ce, je parlerai d'abord de "l'acte manqué" de l'intellectuel, puis 2) de tâches que nous proposent des sociologues et des philosophes ; 3) je me permettrai ensuite de porter un jugement sur ce qui ressort de ces tâches, et je formulerai 4) enfin des propositions de nature plus concrète sur les problèmes que nous envisageons.

Je crois qu'on peut élargir le cadre de la discussion et en mieux situer la perspective si l'on pose au point de départ que le philosophe est un intellectuel. Les difficultés que rencontre le philosophe sont identiques à celles auxquelles se heurte l'intellectuel. Or Fernand Dumont a très bien exprimé le dilemme pénible dans lequel celui-ci se débat : s'il se lance dans l'action, il ressent fatalement.

"l'impression d'une discontinuité d'avec son métier ; il éprouvera que le combat du militant ne procède pas de la même logique ni du même souci. S'il s'accroche au pouvoir et à l'efficacité politique, il croira trahir la lucidité qui est le suprême devoir de son métier. Et s'il ne le fait pas [s'il ne trempe pas dans l'action], il s'interrogera fatalement sur les fins de la science et de la littérature" 2.

- 1. Exposé présenté à un groupe de recherche extra-départemental portant sur la philosophie québécoise.
- 2. F. Dumont, Le lieu de l'homme, Montréal, Ed. HMH, 1968, p. 152.

Face à ce diagnostic, examinons quelques unes des tâches que nous proposent les sociologues et les philosophes aujourd'hui.

Déjà en 1929, Karl Mannheim (Sociologue américain de la connaissance) posait que "le philosophe doit être l'interprète fondamental et définitif du flux qui agite le monde contemporain" 1. De nos jours, un type comme Jean Charles Falardeau (sociologue de Laval) définit l'intellectuel (qui ne diffère pas essentiellement du philosophe, comme nous l'avons dit) comme "celui dont la fonction est de formuler la pensée de la collectivité" 2. Alain Touraine, pour sa part, voyait chez les intellectuels les "précurseurs de tous les grands mouvements historiques", tout en soulignant que leur rôle est en train de se modifier : alors qu'au XIXème siècle ils se faisaient les "hérauts de la révolution sociale", ils devinrent aux XXème "combattants des luttes politiques" et se transforment actuellement en promoteurs d'une révolution morale (en attirant l'attention sur les droits personnels, sur les formes morales de la démocratie, de la liberté, de la participation, etc...) 3.

Du côté des philosophes, Henri Lefebvre nous propose de réaliser "l'unité entre le langage et la vie réelle, entre l'action qui change la vie et la connaissance" 4, afin d'en arriver à une véritable "science du quotidien", à une "conquête" effective de la quotidienneté 5. Ceci, à deux conditions : d'abord briser le métalangage, ce "grand alibi" qui masque les tâches historiques non accomplies 6, ensuite, "porter le quotidien au langage, le transformer en l'élucidant" 7.

Jean Guy Meunier, Professeur à Sainte-Marie, suggère quelque chose d'analogue quand il dit que le philosophe doit faire réapparaître les valeur authentiques "par une traduction dans un langage nouveau plus fi-

-
1. K. Mannheim, Idéologie et utopie, trad. Pauline Rollet, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1956, p. 57.
 2. J.Ch. Falardeau, Notre société et son roman, Montréal, Ed. HMH, 1967, p. 66.
 3. A. Touraine, Sociologie de l'action, Paris, Ed. du Seuil, 1965, p. 463.
 4. H. Lefebvre, La vie quotidienne dans le monde moderne, S.L. Gallimard, p. 141-2, 1968.
 5. Id. p. 345
 6. Id. p. 254
 7. Id. p. 368

dèle à la réalité socio-économique" 1.

Marcuse souligne et défend, de son côté, la spécification du langage philosophique 2, et assigne à la philosophie, toute idéologique qu'elle soit, une tâche thérapeutique, qui est à la fois une tâche politique :

"In the totalitarian era, the therapeutic task of philosophy would be a political task, since the established universe of ordinary language tends to coagulate into a totally manipulated and indoctrinated universe. Then politics would appear in philosophy, not as a special discipline or object of analysis, nor as a special political philosophy, but as the intent of its concepts to comprehend the unmanipulated reality." 3

Je ferai remarquer que jusqu'ici, il est question de transformation au niveau du langage uniquement, même si cette transformation peut revêtir une connotation politique.

J'interrogerai finalement Mikel Dufrenne, dans son livre Pour l'homme ; il y dit que seule la philosophie critique a une réflexion faisant droit "à l'être paradoxal de l'homme", où l'homme s'affirme "comme le corrélat du monde" 4. Mais que vaut à l'homme le titre majestueux de corrélat du monde, si cet homme continue d'être aliéné dans sa vie con-

-
1. J.G. Meunier, "nationalisme, langage, langue et philosophie", in Pourquoi la philosophie, Montréal, Les Ed. Ste-Marie, 1968, p. 81.
 2. H. Marcuse, 0 e-Dimensional Man, Boston, Beacon Press, 1968, p. 178
 3. id. p. 199 : C'est nous qui soulignons.
 4. M. Dufrenne, Pour l'homme, Paris, Ed. du Seuil, 1968, p. 12

crète ? Comme disait Fichte "la science n'est pas la réalité" 1 : la destination de l'homme n'est pas de savoir seulement, mais d'agir conformément à ce savoir. Que vaut un savoir qui n'est pas doublé d'une action effective ?

Dufrenne nous dit aussi que "faire l'homme, c'est d'abord... défaire l'inhumain", que "vouloir l'homme, c'est aussi aménager le monde pour lui" 2, que "l'essentiel est que la philosophie débouche sur la vie", que "le philosophe est un homme qui s'adresse à des hommes, et qui les provoque à être hommes - ou surhommes" 3.

Ceci dit, il y a bien des façons de défaire l'inhumain, d'aménager le monde pour l'homme, de provoquer les hommes à être hommes. On peut le faire dans une activité académique, qui sera une pédagogie critique, une maïeutique, une démystification en règle, et qui s'exprimera dans des cours, dans des conférences, dans des livres ; on peut le faire aussi dans l'action 4 au sens fort, et ici je songe à une action politique "à plein temps", si l'on veut on peut militer dans un parti quelconque, et c'est très valable, mais à cause du cadre quand même assez étroit de la politique telle qu'elle s'exerce du moins, c'est-à-dire impliquant les manoeuvres électorales, le jeu des partis, etc..., j'entends ici par action principalement l'animation sociale. Et je veux dissiper tout de suite une équivoque : tout comme il n'y a pas de révolution culturelle qui ne soit à la fois révolution politique et révolution économique 5, à mon avis il n'y a pas d'animation culturelle comme telle :

-
1. Fichte, La Destination de l'homme, trad. M. Molitor, Paris, Ed. Montaigne 1942, p. 181.
 2. M. Dufrenne, op. cit. p. 199
 3. Id. p. 122
 4. Je vous réfère ici à un excellent article de R. Guy, "l'action", in Parti-Pris, Montréal, Vol. 3 n° 10, mai 1966, p. 6-17.
 5. cf. à ce propos les réflexions pertinentes de Claude Lefort, sur la révolte étudiante : "le désordre nouveau", in mai 1968 : la brèche, S.L. ed. Arthème Fayard, 1968, p. 59.

On parle aujourd'hui d'animateurs culturels, pensant surtout aux nouveaux fonctionnaires chargés de faire bouger les diverses maisons de culture de la province ; ces gens ne sont que des meneurs de jeu ou des impresarios. A la vérité, il n'y a que l'animation sociale, qui est d'abord politique, et en même temps économique et culturelle. J'y reviendrai d'ailleurs en terminant.

Résumons notre démarche jusqu'ici ; à partir d'un diagnostic de la condition de l'intellectuel qu'on qualifiait d'acte manqué, nous avons ensuite passé en revue un certain nombre d'opinions portant sur la tâche philosophique à entreprendre, et nous avons conclu en soulevant le problème de l'action et d'une voie privilégiée de l'action qu'était l'animation sociale, prise au sens politique. Que penser de tout cela ? Disons que je vais vous livrer mon jugement là-dessus, et à partir de là nous pourrions examiner quelques propositions plus concrètes.

Je crois personnellement que ceux qui s'évertuent à définir le rôle du philosophe comme étant de "comprendre la réalité", et qui tréssaillent dès qu'on parle du philosophe comme d'un homme d'action, ces gens-là sont des idéologues qui s'accrochent à un statut social périmé dont ils prétendent justifier l'utilité par la définition même qu'ils donnent de leur rôle. (A ce titre, le philosophe, au lieu de maintenir un ordre de choses existant [et donc d'être idéologue] devrait se montrer un véritable "utopiste" tâchant de réaliser son idéal à travers une action précise. Dumont rappelait justement qu' "il n'est d'autres supports profonds des relations entre les hommes que l'utopie").¹

Je prétends qu'il faut partir des besoins de la société, et de la notre en particulier : je crois qu'on a assez de révolutionnaires en pantoufles, il est temps de former des hommes d'action ayant un background intellectuel, et des intellectuels trempant dans l'action véritable. L'avertissement de Zarathoustra mérite d'être retenu : "encore un siècle de lecteurs, et l'esprit même empuantira" ² (Ceci fut écrit vers 1880 : le

1. F. Dumont, "Le socialisme est une utopie", in Socialisme'67, n° 12-3
Montréal, 1967, p. 93

2. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, S.L. Gallimard 1963, p. 51.

siècle annoncé s'achève...)

Jusqu'ici, l'intellectuel a bénéficié d'un statut social privilégié, statut qu'on lui conférait en vertu de sa supposée vocation particulière, de ce qu'on a même été jusqu'à appeler sa "mission". Je crois que le temps est venu de briser ce statut social, ce mythe dépassé de la mission de l'intellectuel, et de créer un véritable climat où tous pourraient vivre pleinement dans leur milieu, le comprendre chacun à sa façon et agir sur lui de façon effective. Nous n'avons pas besoin d'Aufklärung pour le moment. On a dépassé je crois l'époque de l'homme d'action pur (qui peut devenir "aboulique" - sans volonté face à des échecs répétés - ou activiste - oubliant toute réflexion sur son action) et du théoricien pur (qui peut se réfugier dans l'abstraction totale face à une réalité qui lui répugne, ou dans l'interrogation incessante sur son efficacité et ses moyens d'action).

Nous sommes à l'heure des hommes d'action - théoriciens, des philosophes-agitateurs, des animateurs-sociaux-intellectuels. Le moment est venu de faire sauter les carcans d'une spécialisation étroite qui confine chacun dans sa petite sphère particulière, sans contrôle et sans portée sur l'ensemble des problèmes sociaux (qui sont les problèmes humains), spécialisation qui sert de justification merveilleuse à une passivité et à une non-intervention systématique dans les affaires qui regardent tout le monde.

Je voudrais en terminant faire quelques propositions pouvant découler de ce qui précède.

- j'aimerais que celui vient à la philosophie y vienne à partir des exigences qu'il a senties dans la vie et dans l'action (que "l'étudiant en philosophie" ait été chauffeur de taxi, ouvrier, cultivateur, plombier, pêcheur, etc...) ; selon une idée chère à mon confrère Gilles Jalbert, l'étudiant qui entre au Département devrait subir un test évaluant la formation qu'il peut avoir et surtout la teneur des problèmes qu'il se pose ;
- qu'il se fasse en philosophie une véritable recherche interdisciplinaire portant sur des problèmes humains concrets, soulevés par ou au cours de l'action (je songe à la création éventuelle d'un Institut Supérieur des Sciences Humaines tel qu'il en existe un à Québec) ;
- que cette recherche interdisciplinaire débouche sur une action conjointe

au niveau de la praxis sociale : je pense aux travaux en commun sur le terrain d'économistes, de sociologues, de travailleurs sociaux, etc..., lors du B.A.E.Q. : pourquoi le philosophe-animateur social n'y aurait-il pas part ? Même chose pour ce qui est de la préparation de politiques gouvernementales d'ensemble : pourquoi ne pas consulter le philosophe-homme d'action ?

(Le philosophe trempé dans l'action pourra écrire des livres : mais ceux-ci trahiront alors une expérience réelle de la vie... Si le philosophe doit "formuler la pensée d'une collectivité", je me demande lequel saura mieux le faire, le penseur vivant dans son univers abstrait et clos (ce qui semble être le cas de certains de nos éditorialistes...), ou l'homme d'action ayant confronté les problèmes des cultivateurs du Témiscamingue, des mineurs de Murdochville, des chômeurs de St-Henri ?)

D O N C : S C H E M A

EXPERIENCE -----) RECHERCHE -----) ACTION

J'aimerais que nous gardions présentes à l'esprit, dans la discussion qui va suivre, les critiques sévères formulées l'an dernier par Guy Lafleur, dans un document présenté par le Comité Pédagogique, critiques dont plusieurs restent valables, aujourd'hui :

"Le Département se désintéresse de la société, il ne s'embraie pas sur les questions vécues et posées par l'actualité. Il veut former des professeurs pour cette société qui veut, elle, autre chose... nous ne nous sentons pas engagés à apporter quelque chose à la société... Il n'y a pas de tâche à laquelle s'identifier".

Mon exposé est une tentative de réponse à ces questions que la société nous pose.

Greg ALLAIN, maîtrise.

CE QUE PERMETTENT LES SYSTÈMES

OU LES ILLUSIONS DES SYSTÈMES.

Pour traiter de ces problèmes, il n'est pas nécessaire de choisir de préférence tel ou tel système ; tous les systèmes actuels, qu'ils soient socialistes ou capitalistes, s'équivalent. Les américains viennent de s'élire un nouveau président. Mais en dernière analyse, ces élections sont inutiles. Je m'explique : Il serait représentants et le sénat par une immense machine à calculer, programmée selon les tendances et les restrictions du système capitaliste américain. Par exemple, Wallace ne pouvait pas être élu ; non parce que les américains étaient des anges, mais parce que le système américain ne pouvait pas absorber sans danger un tel homme. Autrement dit, il était dangeureux pour la bonne conscience du système - qui endort graduellement ses membres - qu'il y ait un bouleversement, un renversement révolutionnaire.

Car en fait le véritable choix se situe non pas au niveau du choix entre un candidat ou un autre, mais au niveau d'un système nouveau ou le statu quo. Qu'on soit républicain ou démocrate, cela n'a pas d'importance, en dernière analyse, les deux disent la même chose ; l'économie américaine basée sur une production de guerre, demande de plus en plus d'argent pour fonctionner, il faut la nourrir. C'est ainsi que Nixon pour satisfaire l'opinion publique vient d'annoncer que le budget de défense passerait de 72 à 83 milliards de dollars.

Nous touchons ici au coeur du problème. On se met des campagnes électorales sur le dos, on dépense des sommes folles, non pour que les électeurs fassent un véritable choix, mais pour qu'ils s'endorment de plus en plus. Fils du système, les candidats différents s'ingénument par tous les moyens (souvent disgracieux - voir la publicité électorale) à justifier le système alors que c'est lui qui est profondément sclérosé. En fait, on ne devrait pas choisir entre deux ou trois candidats qui disent la même chose avec des mots différents mais entre un système qui favorise l'économie de guerre (et donc une perpétuation de la situation présente et de la bonne conscience) et un système basé non pas sur la RAISON comme Marcuse car je ne suis pas hégélien et d'autant plus que j'ai peur des grands nots que l'on n'explique

pas et dont on peut faire n'importe quoi, mais qui serait humain, où l'homme dans sa dignité pourrait s'épanouir.

Prenons par exemple, la ségrégation américaine. Selon les principes d'une saine raison, il n'y a pas de raison pour que moi qui est blanc, je me pense supérieur à un noir. Après tout, ce n'est qu'une question de couleur de peau, donc accidentelle, il doit y avoir une autre raison.

Premièrement et à la charge du système, on peut dire qu'il n'a pas beaucoup évolué depuis l'esclavagisme car il considère les noirs encore comme des esclaves. Bien sûr, on a beaucoup parlé de la dignité des races, on a passé des lois sur les droits civiques, mais le système s'est bien gardé de faire charger la conscience collective des blancs. On arrose de somnifères ceux qui pourraient se réveiller et se révolter, on perpétue la bonne conscience au niveau superficiel, mais en fait on n'a rien changé du tout. Le système veut pour son fonctionnement une race d'esclaves et là le problème s'élargit. Les noirs sont le groupe privilégié historiquement, mais la "race d'esclaves" est beaucoup plus vaste que cela. Elle englobe tous ceux qui sont devenus des machines, tous ceux qui travaillent pour le bien-vivre d'une petite minorité, tous ceux qui travaillent pour le bien vivre d'une bureaucratie puissante, en somme tous ceux qui ne sont pas de la classe dirigeante. Mais la plus belle astuce fut de noyer la conscience de ces travailleurs dans le problème des noirs. Toute l'aliénation qui en fait est sur tous ces travailleurs a été transposée au niveau de la "conscience endormie" sur les noirs. Voilà la plus belle farce et cela est profondément triste pour l'évolution de l'humanité, c'est que les travailleurs blancs de Chicago qui sont aussi abattardis que les noirs se permettent de leur tirer dessus en se disant supérieurs. Voilà la bonne conscience endormie, et si cela n'était pas si triste, il faudrait tomber en admiration devant une si belle manœuvre tactique.

Plus simplement exprimé, cela signifie qu'il y a d'un côté la classe dirigeante et de l'autre la classe des gens qui sont plus ou moins endormis ou aliénés. Et la classe dirigeante a réussi à porter la lutte (qui devrait s'effectuer entre les deux classes) à l'intérieur de la classe des aliénés, afin de les occuper et de leur faire oublier leur véritables problèmes.

Mais par-dessus, cette distinction, il y a les normes du

système qui régissent la trame de la pièce. C'est lui qui dicte sa conduite à la classe dirigeante, qui elle, à son tour, agit sur le reste de la population. Mais pour ne pas sombrer dans l'angélisme, qu'entendons-nous par le mot système, je crois que c'est la notion qui est la plus difficile à circonscrire car nous vivons à l'intérieur d'elle (c'est donc elle qui nous fournit le vocabulaire que nous utilisons).

Prenons par exemple, le capitalisme. Ce n'est pas un vain mot de dire que le système nous englobe et nous dicte ses ordres. Car premièrement, il a établi ses lettres de créances à travers les âges, mais il les a établis pour une minorité en faisant accroire au reste qu'ils pouvaient s'en prévaloir. Mais voilà où s'est insérée la faute ou l'astuce (comme on préfère, au choix) c'est que le système ne peut pas supporter l'universalisation de la richesse. Ce qu'il permet : c'est que quelques-uns aient une grosse galette (qui ira en grandissant presque inexorablement) et que le reste des individus naissent avec une galette et qu'ils restent avec au même niveau. Il est facile de vérifier cette proposition au niveau du capitalisme mondial. Nous allons vers une concentration de plus en plus grande de la richesse tandis que les pauvres sont de plus en plus pauvres.

Et ensuite on s'excuse en disant que l'on ne peut faire autrement, que la loi des profits exige cette évolution. Et de fait c'est vrai. Le système veut qu'il y ait des pauvres (beaucoup) et on lui en donne ; c'est tout simple. Il serait simple pour un gouvernement d'épargner que l'on investit dans la construction de bombardiers inutiles pour le consacrer à la "guerre" à la pauvreté, mais dans les faits cela est impossible parce que cela équivaldrait à une attaque aux normes du système bien établi. Un bombardier qui fonctionne quelques années (qui coûte des millions) fait rouler l'économie mieux que la "guerre" à la pauvreté. Autrement dit, il est plus profitable de bâtir des fusées que faire la "guerre" à la pauvreté.

Dans un autre ordre d'idées, qu'entendons-nous précisément par "aliénation". Prenons un exemple précis : "guerre à la pauvreté". Chacun sait qu'il ne se fait rien de valable dans ce domaine car la pauvreté ne fait qu'augmenter (ou si l'on veut sauver les vieux concepts de la bonne nature humaine on en n'est pas conscient), mais on a trouvé pour endormir la conscience des gens un bon mot. On fait revivre l'épopée des croisades, période féérique. On fait la guerre à la pauvreté. On part donc en croisade plus en pensée qu'autre chose, on fait des comités d'étude (La farce de l'année a été accordée à l'or-

ganisme fédéral qui, s'étant mis d'accord sur le fait qu'il faudrait agir, se pose maintenant la question sur ce qu'est la pauvreté, comme si on ne le savait pas assez). Mais cela sauve les apparences que de discuter. Au moins, on a l'impression que ça bouge. Mais qu'en est-il de chaque individu face au problème de la pauvreté. Eh bien, on lui a réglé son sort de la plus belle façon. On l'a embrigadé dans une armée. Or chacun sait que dans une armée, l'individu n'a pas d'importance, c'est le tout qui compte. Et qui plus est, l'individu n'a pas à se soucier de l'ensemble, aujourd'hui, on croit à la planification mondiale, c'est cette action qui importe. Il n'est pas important qu'entre temps je laisse crever de faim mon voisin car je donne mon argent au système qui lui, devra régler le problème au niveau mondial. Ça compromet moins et c'est plus facile.

L'aliénation, c'est ça. C'est le divorce qui existe entre les mots que l'on emploie pour se justifier et les actions que l'on porte ou celle que l'on ne porte pas (et que l'on devrait porter).

C'est la force des systèmes. C'est de superposer à l'individu une conscience collective que le système peut diriger à sa façon tout en endormant la conscience individuelle dans des croisades sans fin ni but véritable.

Michel Landry
Michelle LANDRY.



POEME EN FORME DE DEUX

Il y avait des mains
se balançant
sous l'ombre blanche des taxis
la ville avait donné sa mesure de crânes
et respirait l'air du bleu pendant
la cohue des souffles
sa haute stature tendant plus haut vers l'Etre
dont la pensée hantait
une très droite rue où oscille un rayon d'acier
entre deux marches
dégoulaient deux traits de sang
couleur de corps
qui se rejoignaient au centre de l'immense multitude d'être
tendaient en la périphérie des membres
leurs rameaux blêmes
comme d'immense bonheur indélébile
coulant métalliques sur les plaques du jour

MEMORANCE

L'heure des temps vient
pour retirer l'orage mère
comme eau étant à ne plus revenir
la main gonflée des maux
comme rendue au don éternel qu'elle
avait fait
son chapelet de perles rares
pierre
retombée dans les sillons de labour
au centre de son histoire
que le temps vient comme
un messager remplir sa rue de
cri sa voix qui se
perd derrière les poubelles les
arrière-boutiques les magasins à rayons
où il y a des vendeuses
de fleurs

Pierre Des RUISSEAUX.

